

DAVE HAZZAN : Bienvenu à cet atelier de développement professionnel virtuel et notre huitième événement de la série d'ateliers et de tables rondes virtuels de la SHC. Merci beaucoup à vous tous, qui vous joignez à nous aujourd'hui pour cet important événement. Je m'appelle Dave Hazzan et je suis un doctorant à l'Université York et l'un des deux organisateurs de la SHC en charge de l'animation de cette série. J'ai l'immense plaisir aujourd'hui de vous présenter une discussion portant sur les apports et les défis de la pratique de l'histoire orale avec Fred Burrill. Alors, nous commencerons avec la reconnaissance de notre présence sur les terres autochtones, je suis à Toronto, ce qui explique mon accent, où est située l'Université York. J'utiliserai le texte de mon institution. Je vous invite à réfléchir aux terres autochtones sur lesquelles vous êtes maintenant. L'Université York reconnaît sa présence sur le territoire traditionnel de nombreuses nations autochtones. La région connue comme Tkaronto a été préservée par la nation anishinabek, la Confédération Haudenosaunee et les Hurons-Wendats. Elle est désormais le foyer d'un grand nombre de communautés de Premières Nations, d'Inuits et de Métis. Nous reconnaissons les titulaires actuels du traité, la Première Nation des Mississaugas de New Credit. Ce territoire est soumis au traité de la ceinture wampum («Dish with One Spoon»), entente définissant le partage et la préservation pacifiques de la région des Grands Lacs. Nous souhaitons la bienvenue au Dr Fred Burrill. Fred Burrill est un chercheur postdoctoral à l'Université du Cap Breton, après avoir récemment obtenu son doctorat en histoire à l'Université Concordia. Il est un chercheur associé au Centre d'histoire orale et de récits numérisés de l'Université Concordia et il partage son temps entre la Nouvelle-Écosse et Montréal. Fred a grandi dans une région rurale de la Nouvelle-Écosse, région très rurale, apparemment, au cœur de l'industrie du bois de l'est du Canada, et a été témoin des conséquences désastreuses de la désindustrialisation sur la communauté. À Montréal, il a participé activement à diverses interventions populaires contre l'exploitation capitaliste, en particulier dans le mouvement de locataires et pour la justice envers les migrants. Ce travail pour l'éthique a façonné son engagement à l'égard d'une recherche historique publique remettant en question les structures de pouvoir et déspécialisant les démarches sérieuses d'enquête historique. Fred aime regarder le baseball, passer du temps avec son chat et parcourir Montréal en scooter. Il est sceptique quant à la pertinence pour l'éthique du monde universitaire, mais malgré tous ses efforts, il demeure un incorrigible rat de bibliothèque. Alors Fred, merci beaucoup, c'est à vous.

FRED BURRILL : Merci beaucoup Dave. Merci beaucoup à vous toutes et tous d'être là avec moi aujourd'hui. Ceux et celles qui vont suivre après sur YouTube, merci beaucoup de votre attention. Comme Dave a dit, j'ai récemment fini mon doctorat à l'Université Concordia. J'ai travaillé sur les mouvements ouvriers de la classe populaire d'un quartier montréalais qui s'appelle Saint-Henri, particulièrement la transition entre les luttes syndicales, industrielles sur le *shop floor* au mouvement plus communautaire, pour le droit au logement, pour l'accès à la santé, à travers les années 1970 et la résistance par la suite à la gentrification et le déplacement urbain. Évidemment, c'est un sujet qui se prête à l'histoire orale. Donc j'ai été beaucoup servi dans mes recherches par la méthodologie de l'histoire orale et j'ai quand même des réflexions là-dessus, mais je dirais que je suis loin d'être expert. On est tous et toutes des gens qui font

de l'histoire orale en pratique en réflexions, c'est un des aspects intéressants de cette méthodologie. Je propose de faire aujourd'hui, je vais essayer de ne pas parler trop longtemps parce que la discussion est plus intéressante que le magistral. Je vais quand même faire un petit topo de ce que j'avais proposé à Steven, de parler un peu des généalogies ou de l'historiographie de l'histoire orale, des racines de cette pratique. Et après, parler plus en détail sur les différences, les aspects *le fun* et les aspects plus difficiles de l'histoire orale dans la métho, l'emphase sur la mémoire, l'histoire publique, l'interdisciplinarité et parler des défis qui viennent avec aussi. Je tiens à préciser que quand je parle d'histoire orale, et vous avez peut-être d'autres expériences qui vont enrichir notre discussion par la suite, je parle de la pratique qui est évoluée à l'intérieur d'une communauté d'historiens et d'historiennes pour la plupart universitaires, mais pas uniquement à l'intérieur de l'Université. À partir effectivement des années 1960, mais un peu avant quand même, et que pour moi, ce n'est pas tout à fait la même chose, bien que ça se recoupe, les questions de tradition orale qui, dans les communautés autochtones, dans différentes communautés à travers le monde, que c'est cette façon-là de faire de l'histoire sera de passer des connaissances d'une génération à l'autre, mais aussi d'analyser l'histoire et de la passer et l'expérience collective. C'est tout aussi important, c'est juste que moi, je ne suis vraiment pas un expert là-dedans alors je ne me sens pas qualifié de parler par rapport ou de donner un cours ou un atelier sur la tradition orale. Donc je serais vraiment intéressé de savoir un peu plus sur vos expériences là-dedans, une fois qu'on se lancera dans la discussion.

Donc, comme j'ai dit, l'histoire orale, normalement qu'on met un début, on essaie de chercher les débuts de l'histoire orale, on parle de 1948, qui est l'année où Allan Nevins a établi les études en histoire orale à l'Université Columbia à New York, qui était lui-même journaliste, mais qui avait fait des études universitaires et qui a fait développer cette nouvelle pratique d'aller vers les gens directement pour leur parler de leurs expériences, leur vécu. Mais c'est quelque chose comme pratique qui s'est émergé un peu de manière organique, mais contestée à travers les années 50 et 60 avec les sources qui sont des racines, en journalisme, en folklore, en histoire évidemment, et en anthropologie qui est une méthodologie qui s'est émergée un peu de manière sédimentée dans le sens que c'était une évolution tranquille de beaucoup de différentes sources. Ça a été dans la foulée de l'histoire d'en bas qui émergeait dans les années 60 des mouvements sociaux, soit ouvriers, soit féministes, qui avaient vraiment une emphase qui était mise sur la pratique de l'histoire orale. Et c'était quelque chose où on allait, comme indique la citation de Robert Perks et Allistair Thompson, qui vient de leur introduction, qui dit qu'on allait à la cueillette des données, on recherchait des histoires qui ont été écartées des archives de l'État ou on dit que l'histoire a été écrite par les dominants, donc on va aller voir l'expérience des dominés. C'était vraiment ça l'approche des années 60 et 70, là on voit l'établissement de différentes revues scientifiques. En 1976, je pense, le Forum d'histoire orale au Canada qui malheureusement n'existe plus, Oral History Review aux États-Unis en même temps, 1974, je pense, mais dans cette époque, et c'était vraiment, on allait parler aux travailleurs et travailleuses, on parlait aux femmes, on parlait aux communautés immigrantes, et on parlait aux communautés autochtones, bien que c'était encore beaucoup

dans l'approche anthropologique avec tous les problèmes qu'on connaît. Mais c'était l'idée, on allait à la rescousse de ces histoires qui ont été cachées, c'était ça l'idée. Rendu aux années 1980-90, évidemment il y avait des changements dans la pratique d'histoire professionnelle de A à Z. Les histoires sociales, les approches matérialistes, ont été bousculées, mettons, ou mises au défi par des approches plus culturalistes qui focusaient sur la langue, la critique littéraire. Et l'histoire orale a été touchée par cette vague de nouvelles méthodologies. On a commencé à s'intéresser pas seulement à ce que les gens nous racontaient, ce n'étaient pas juste les faits qu'on ne savait pas, mais c'était aussi la façon de le dire. Les silences, les choses qui disaient, les choses qu'ils ne disaient pas, un peu l'expert depuis les temps immémoriaux maintenant, en histoire orale, c'est un chercheur italien qui s'appelle Alessandro Portelli. La citation qui est souvent réutilisée, qu'on donne des cours d'introduction à l'histoire orale, c'est que « l'histoire orale nous permet d'enquêter non seulement sur ce que les gens ont fait, mais aussi sur ce qu'ils avaient l'intention de faire, ce qu'ils croyaient faire et ce qu'ils pensent avoir fait ». Il y a vraiment une emphase sur la subjectivité, la mémoire des figures comme Portelli, comme Luisa Passerini, Michael Frisch qui parlaient de toutes ces questions d'interaction entre la personne qui fait l'entrevue, la personne qui est interviewée et toutes les dynamiques de pouvoir qui peuvent exister dans cette relation. Et aussi l'espèce d'écoute en profondeur de ce qui est dit, pas seulement l'approche d'aller à la cueillette des faits qui ont été écartés.

De manière intéressante, pour moi, ça n'a pas du tout été le même trajet dans l'historiographie francophone. Au Canada ou au niveau mondial. Surtout ce qu'on a vécu ici, au Canada, surtout au Québec, était beaucoup influencé par l'approche française, où on faisait, on gardait la division entre l'histoire comme enquête, comme profession, et ce qu'on appelait les sources orales. Donc on pouvait utiliser quand même ces sources, mais il y avait quand même une certaine méfiance par rapport à la subjectivité, par rapport qui fait que la mémoire n'est pas toujours fiable, et qu'une démarche sérieuse, une enquête sérieuse sur le passé a été quand même basée dans une recherche dans les archives, dans l'histoire écrite, qui pourrait être bonifiée par les sources orales, mais que les sources orales elles-mêmes n'étaient pas reconnues comme une démarche scientifique. Il y avait des exceptions, bien sûr. Une des pionnières de l'histoire orale au Canada et au Québec, c'est Denise Baillargeon, qui avait écrit en 1991, je pense, son livre sur les ménagères du temps de la crise, des femmes qui ont vécu la grande crise, la Great Dépression, dans les années 30 à Montréal, ceci étant dit, c'est plus resté une pratique minoritaire parmi les historiens et historiennes au Québec. Ceci n'est plus vraiment le cas, c'est maintenant je dirais que versus le Canada anglais, c'est le Québec qui mène dans la pratique de l'histoire orale. Mais on a plusieurs centres à l'échelle du Canada qui sont dédiés à l'histoire orale, l'Oral History Centre à l'Université de Winnipeg et là où moi je suis affilié, à l'université Concordia, le Centre d'histoire orale et de récits numérisés. Si jamais vous êtes à Montréal, je vous encourage fortement d'aller voir le nouveau MEM, le centre de mémoire et expérience montréalaises, qui était l'ancien Centre d'histoire de Montréal, qui a pris un virage d'histoire orale et de mémoire, qui va ouvrir ses portes dans les prochains mois, qui est vraiment, j'ai eu la chance de visiter les expositions qu'ils mettent en cours et c'est vraiment

intéressant comme façon de faire de l'histoire orale, dans une institution publique non universitaire pour le grand public.

Donc ça, c'est un survol rapide de l'histoire de l'histoire orale. Mais c'est sûr que c'est vraiment problématique et il y a d'autres choses à dire là-dessus. Je veux vous parler de plusieurs apports de l'histoire orale parce que je suis historien oral, donc je crois quand même à l'intérêt de cette pratique. Le premier et j'y ai touché un peu avec quand je parlais des années 90, de Portelli, etc., c'est que l'histoire orale, c'est une pratique qui est fondamentalement basée sur des relations interpersonnelles entre la personne qui donne l'entrevue et la personne qui raconte son expérience et la personne qui va à la rencontre de cette personne-là interviewée et de ses expériences. On voit dans la photo à gauche, c'est Studs Terkel qui fait une entrevue à Chicago à un des pionniers de la pratique de l'histoire orale. Tu peux voir, il a sa petite machine de cassette et son micro. Je ne me souviens plus c'est où qu'il l'a écrit, mais il y a vraiment un passage touchant où il rend l'atmosphère moins tendue, moins formelle en étant lui-même vraiment pas bon avec ses outils, de faire comme un show avec son manque de finesse technologique pour mettre les gens à l'aise et j'ai toujours trouvé ça un peu touchant et la photo est parlante. Mais on parle beaucoup de l'entrevue comme un espace démocratique. L'auteur qui est toujours cité là-dessus, c'est un historien qui s'appelle Michael Frisch qui a parlé du concept de l'autorité partagée. C'est entre l'expert, entre guillemets, et l'autre expert, qui est évidemment la personne qui est l'expert principal sur sa propre vie. C'est un genre de cocréation parce que l'histoire orale est quand même une des seules pratiques historiques où on travaille non seulement avec les sources, mais on crée les sources en même temps. C'est quelque chose qui est créé par le mot parlé, mais aussi par les dynamiques interpersonnelles entre les deux personnes ou deux ou trois ou plus, entre ce qui est affecté par la météo, si la personne a eu une mauvaise ou une bonne journée, si du thé et des biscuits étaient disponibles, toutes ces choses qui ne rentrent pas forcément toujours dans notre sens de c'est quoi faire de la recherche en archives étatiques ou gouvernementales, mais qui en fait constituent les bases de la création d'une source orale. Ce sont des questions qu'on a besoin de se poser, je pense que vous avez touché un peu là-dessus quand vous vous présentiez tantôt, mais c'est qui en tant qu'historien, faut qu'on se pose des questions. C'est quoi mon rapport à cette personne, cette communauté ? Pourquoi est-ce que cette personne devrait me faire confiance, pourquoi je devrais moi lui faire confiance à mon tour ? Il y a vraiment une nécessité de réflexivité envers la nature des sources qui évidemment devraient être pratique courante de l'histoire, peu importe s'ils font de la recherche dans les archives ou s'ils parlent avec les gens, mais qui n'est pas malheureusement toujours le cas. Donc il y a vraiment toujours une question de réflexivité, de relationnel et de l'éthique en recherche. On a quand même tout le monde qui fait de l'histoire orale passe à travers le processus d'approbation éthique dans leurs universités respectives, mais ça va au-delà de ça aussi. C'est une question d'engagement à court ou à moyen ou à long terme avec des gens, avec des communautés, et c'est quoi notre responsabilité envers ces personnes et ces communautés en tant qu'historiens, qui devrait être une question que tous les historiens se posent, mais qui n'est pas forcément toujours le cas.

Deuxièmement, il y a la question de subjectivité et de mémoire. C'est vieux jeu un peu, mais c'est quand même beaucoup, il y a quand même encore une méfiance dans certaines catégories ou certains coins du monde d'historiens et d'historiennes envers les sources orales parce qu'on dit que c'est l'expérience personnelle de la personne, mais c'est quoi, qu'est-ce qui me dit que c'est vrai ? Ça nous fait questionner sur l'objectivité des sources. Et l'analyse qu'on peut faire avec ce genre de sources, qui est hautement personnelles qui ne pourraient pas, être plus personnelles que ça. Mais la contribution, comme j'ai cité Portelli tantôt, et cette génération d'historiens oraux, c'est que ça, c'est la force de ces sources. On peut apprendre des choses qu'on ne savait pas évidemment, il y a toujours des éléments de n'importe quel moment historique qui sont négligés par exemple les journaux, les rapports gouvernementaux, ça on le sait, mais c'est non seulement des éléments qu'on ne savait pas, qu'on va à la recherche des faits, mais c'est l'expérience des gens là-dedans, comment est-ce qu'ils se sont senti par rapport à c'est quoi la réflexion qu'ils avaient dans le moment, c'est quoi l'expérience ou la réflexion ou la mémoire qu'ils ont gardée de ça. J'ai mentionné les travaux de Luisa Passerini qui travaillait sur la mémoire populaire du fascisme en Italie et c'est fascinant, elle fait beaucoup d'entrevues avec des gens de la classe populaire et il y a vraiment un silence criant par rapport au fascisme dans les entrevues qu'elle a faites et ce n'est pas, c'est l'analyse qu'elle fait, ce n'est pas que tout le monde était antifasciste, c'est vraiment un genre de consensus collectif qu'on ne parle pas de ça. Et qu'est-ce que ça veut dire, ce silence. Donc évidemment, ça demande vraiment une attention particulière aux ambiguïtés du vécu, de la vie personnelle des gens qui demande vraiment encore une fois une réflexivité et une sensibilité particulière de la part de l'historien. Et je pense que ça, c'est quelque chose qui peut être que positif dans la pratique et la réflexion historique. Pour ce faire, et ça, vous avez touché là-dessus aussi, on parle beaucoup dans la pratique de l'histoire orale de faire des récits de vie ou des life stories. C'est comme on ne va pas forcément poser, je veux savoir par rapport à tel et tel événement que tu as vécu et une fois que tu m'as raconté cette grève-là, par exemple, mais qu'est-ce qui est venu avant et après, c'est plus au moins important. C'est vraiment de laisser tout l'espace et le temps à la personne de se raconter, de construire son analyse de ça à sa façon et ce n'est pas forcément de ne pas poser des questions, de juste laisser la personne raconter, on peut être critique. Dans mon expérience, c'était souvent une conversation entre les deux, souvent parfois des désaccords, mais c'est de laisser la personne arriver au point qui nous intéresse par eux ou elles-mêmes, et de ne pas trop diriger l'entrevue. Comme ça, on laisse l'autonomie et tout l'espace et on découvre des choses qu'on n'aurait pas été forcément à la recherche de ça, mais c'est tout aussi important que ce qu'on voulait savoir au début. On peut en parler un peu plus après dans la discussion sur les apports et défis de cette approche de récit de vie, mais qui est vraiment fondamental à la pratique de l'histoire orale.

En troisième lieu, je dirais que ce n'est pas pour l'ensemble de l'histoire orale, mais vu qu'il y a un engagement envers des gens qui sont à l'extérieur de l'Université, des gens qui sont en vie, qui ne sont pas juste un nom dans un article de journal ou un chiffre dans une base de données, mais qui sont des personnes, des êtres vivants, avec toutes leurs expériences et leurs attentes et leurs déceptions, il y a déjà un engagement envers le public qui est un peu ancré

dans la pratique de l'histoire orale. La photo en haut à droite, ça vient de 2018, à l'extérieur de l'ancienne usine Dominion Textile. Moi dans le cadre de mes recherches doctorales, j'avais monté un genre de balado téléchargeable AudioWalk sur le quartier de Saint-Henri sur les expériences ouvrières et il y avait des gens qui écoutent notre entrevue avec une ancienne travailleuse de l'industrie textile devant l'usine, qui se mettent, qui sont un peu en scénario historique et qui vivent le contraste avec le présent qui est maintenant l'ancien Dominion Textile, qui s'appelle le Château Saint Ambroise, un complexe de lofts et de restaurants un peu fancy, dans un quartier très gentrifié comme Saint-Henri. On peut faire toute sorte de choses comme ça avec les sources orales, des interactifs, des vidéos, des audios, qui sont évidemment possibles avec d'autres formes de recherches historiques, mais qui est déjà vu la nature des sources, il y a une possibilité et une ouverture pour que ça aille une vie à l'extérieur des livres scientifiques, académiques, qui n'est pas toujours là non plus dans la pratique de l'histoire professionnelle.

Finalement, mais pas finalement, mais le dernier apport dont je veux vous parler aujourd'hui, c'est l'interdisciplinarité. Vu que l'histoire orale à la base a été pratiquée de manière interdisciplinaire qui s'est concrétisée de plusieurs sources dans le folklore, le journalisme, l'histoire, la sociologie, l'anthropologie, ça a toujours gardé cet élément d'interdisciplinarité. Pendant une période, on dirait que vu que l'histoire orale était critiquée souvent par d'autres historiens, on essayait de monter une image de nous-mêmes en tant qu'historiens oraux d'être tout aussi scientifiques et objectifs que vous autres, mais on est plus vraiment là-dedans, et c'est vraiment une bonne chose. La photo que vous avez devant les yeux à droite en bas, c'est Lisa Ndejeru, qui est une affiliée aussi du Centre d'histoire orale à Concordia et qui était vraiment une participante active dans le projet Histoire de vies montréalaises, qui était plus que 500 entrevues qui ont été menées avec des survivants et survivantes des violences de masse, des génocides, elle qui vient de la communauté rwandaise de Montréal, mais qui a aussi fait son doctorat avec Steven High, et c'est l'image c'est une performance qui a été faite pour un festival au Rwanda avec une autre survivante du génocide rwandais. À travers des histoires orales qui ont été menées, qui ont été données dans le cadre du projet d'histoire de vie montréalaise. Au Centre d'histoire orale et des récits numérisés, on a aussi un laboratoire d'active listening, qui met l'emphase sur la performance de l'histoire orale, qui fait un lien entre le théâtre et l'histoire orale. J'ai beaucoup appris de mes collègues au Centre qui ne sont pas du tout dans le monde d'histoire professionnelle, qui sont artistes, qui sont comédiens et comédiennes, qui font des podcasts, qui font de la radio, qui font de la peinture, mais tout basé sur les gens qui racontent leur vie. Je pense que c'est vraiment une force de l'histoire orale que ça peut opérer à la croisée de toutes ces différentes façons de faire et de mener des enquêtes rigoureuses par rapport au passé.

Évidemment, l'histoire orale est quelque chose qui est semé de difficultés, de contradictions, de toute sorte de problèmes aussi, et il faut en être bien conscient ou consciente de ces défis qu'on va aller dans la pratique de l'histoire orale, de faire les entretiens, c'est des choses qu'il faut toujours garder en tête. Un des premiers défis, c'est l'empathie, une arme à double

tranchant. Évidemment quand on travaille, on parle de partage d'autorité, on se base beaucoup sur l'empathie qui est à la fois importante dans l'écoute active et l'écoute en profondeur et aussi dans la création de rapports interpersonnels entre les deux, entre les personnes qui fait l'entrevue et la personne qui raconte son passé. Mais il y a des pièges là-dedans aussi. Un article très important de Valerie Yow, que vous voyez là, «Do I Like Them Too Much? Effects of the Oral History Interview on the Interviewer and Vice-Versa», qui parle de son expérience de mener des entrevues avec des communautés marginalisées et souvent, dans l'histoire orale, la personne, le praticien et praticienne de l'histoire orale viennent à l'enquête avec un penchant vers la gauche progressiste, on veut vraiment valoriser l'expérience des gens, mais ça peut faire en sorte qu'on a tendance à ne pas poser des questions difficiles. Elle raconte, l'auteure, dans cet article qu'un autre de ses collègues écoutait l'entrevue qu'elle venait de faire et lui demandait pourquoi elle n'avait pas posé la question sur les attitudes clairement racistes de cette personne-là et elle répondait qu'elle n'avait pas pensé à ça, je n'ai pas réalisé. Et c'est parce qu'elle était dans une espèce d'engagement empathique envers la personne qui valorisait sa parole, qui faisait de l'écoute active, et donc les aspects un peu plus troublants du récit de cette personne ont été pas questionnés. L'autre côté de ça, une historienne que je trouve très intéressante, Kathleen Blee, qui a mené, qui a fait de l'histoire orale avec des femmes membres du Ku Klux Klan, c'est un très bon livre si vous ne l'avez pas lu, le *Beyond Women's Words* qui était un peu l'update et le défi à un texte vraiment important de la première génération de l'histoire orale féministe qui s'appelait *Women's Words*, qui dit en fait que comment est-ce qu'on vient avec de l'empathie et une ouverture et la création d'un espace d'entrevue démocratique avec des gens qu'on n'aime vraiment pas, ou avec qui on ne partage pas de valeurs du tout. C'est évidemment, elle faisait des entrevues avec des personnes qui étaient des suprémacistes blancs. Mais c'est tout aussi important de ne pas avoir une atmosphère hostile dans l'entrevue pour que la source lui-même soit intéressant, que ça soit, que la personne aille l'ouverture pour se raconter, pour comprendre qu'est-ce qui l'a amenée à devenir membre du Ku Klux Klan, par exemple. Donc c'est cette question d'empathie, ça ouvre la porte, mais ça a tendance aussi à en fermer d'autres. Donc c'est un questionnement important qu'il faut toujours faire.

Il y a aussi la question de l'histoire orale, c'est quelque chose qui fait partie de l'histoire d'en bas, traditionnellement, mais est-ce que ça pourrait faire partie aussi de l'histoire d'en haut ? Moi qui travaille sur la désindustrialisation, mettons. On a tendance à s'intéresser à l'expérience des travailleurs et travailleuses qui ont perdu leur emploi, qu'est-ce que ça a fait à long terme à leur communauté, à la composition et décomposition de communautés ouvrières, de la classe ouvrière, mais il y a beaucoup moins d'enquêtes sur l'auto-compréhension des dirigeants et des PDG de compagnies qui ont pris des décisions de fermer. Il y en a, comme Steven High par exemple qui a fait des entrevues dans le cadre de ses recherches avec des gens hauts placés de compagnies, mais c'est quelque chose qui manque. On va à la recherche des gens avec qui on a une sympathie, avec qui on partage des valeurs, mais pour avoir une vision plus complexe du passé, on sait qu'il faut aussi enquêter sur l'État, sur les gens qu'on aime moins, et sur les personnes qui ont vraiment causé des torts et beaucoup de mal à d'autres personnes. C'est quelque chose qui est difficile, surtout dans le contexte de violence interpersonnelle ou de

violence de masse, qui était dans le cadre du projet d'histoire de vies à Concordia. Ce sont des gens qui avaient eux-mêmes perpétré des actes de violence et que c'est tout aussi important bien que c'est très difficile.

Après, il y a la question de comment on traite ces sources, la façon traditionnelle, c'est qu'on fait l'entrevue, mais après, on fait une transcription et on travaille à travers la transcription. On rend une source orale une source écrite, en fait, et là on travaille avec ça de la même manière qu'on travaillerait si on avait trouvé un journal intime de la personne peut-être. Mais une source orale a toute une autre logique. C'est un acte forcément de traduction de prendre quelque chose d'oral et de le rendre en forme écrite. On perd mettons le langage corporel, on perd les hésitations des gens qui bégaiement, on perd toutes ces choses qui nous indiqueraient dans le moment que peut-être la personne trouve ça difficile, qui n'a pas envie forcément de parler de ça, qui a une information importante dans l'analyse, mais qui dans le fond en écrit, on perd cette connaissance, cet aspect de l'expérience. L'image que vous voyez à gauche, ça vient d'un article récent de Steven High, « Au-delà de la citation payante », où il parle d'une analyse qui a été faite par une de ses étudiantes sur une entrevue d'un membre du Centre où comme vous pouvez le lire, elle s'est concentrée sur la relation entre l'accélération et le ralentissement de la parole. Vous pouvez voir qu'elle fait un genre d'analyse sonore de là où elle a parlé rapidement, la personne interviewée, où elle parle plus rapidement, où elle ralentit, là où elle écrit, et c'est comme au-delà des mots, de ce qui est dit, on apprend des choses sur l'état émotionnel de la personne, de comment elle gère ses émotions, de comment elle se raconte et qu'est-ce que ça veut dire pour elle, mais aussi pour comment la communauté à laquelle elle appartient a un rapport à ces sujets-là. Donc il y a tout aussi ces défis dans l'histoire orale, de comment vraiment respecter l'oralité et de pas toujours aller directement vers le mot écrit. Il y a aussi la question qui est vraiment embêtante de comment on fait vivre l'archive une fois qu'on a fait les sources. Une fois qu'on a créé les sources orales, à travers les entrevues, c'est quoi qu'on fait avec ces entrevues ? Comme j'ai dit tantôt, on est les seuls, à ce que je sache parmi les historiens, qui ne font pas non seulement consulter les sources, mais les créer en même temps. Il y a forcément une question d'archivage. Avant qu'on aille des technologies numériques, il y avait une question de préserver des cassettes ou des enregistrements physiques. La qualité sur le long terme de ces sources, la dégradation même des cassettes, maintenant il y a une question de stockage numérique qui est vraiment énorme, avec mettons un projet comme histoires de vies montréalaises, plus de 500 entrevues qui peuvent aller d'une heure à cinq heures et audio vidéo, c'est beaucoup de stockage numérique à faire. Il y a une question pratique. Après, il y a une question plus éthique. On fait signer toujours un formulaire aux gens. Ils ont plusieurs options, il y a est-ce que vous avez envie d'être anonymes, voulez-vous partager votre identité avec le public, est-ce que vous avez envie que ce soit utilisé juste pour la recherche principale, mettons pour mon cas à moi, dans le cadre de ma thèse et le livre qui va être, j'espère, sorti bientôt après, ou est-ce que vous consentez à ce que ce soit accessible pour d'autres chercheurs dans l'avenir, que ce soit inclus dans l'archive du Centre. Et la majorité des gens choisissent dans mon expérience que ce soit disponible à tout le monde. Parfois, ils changent d'avis après s'il y a quelque chose de difficile qui est sorti. Et on sait jamais, il y a des gens qui n'ont pas du



tout l'intention de parler de quelque chose, mais que ça sort comme une expérience de violence qu'ils ont vécue quand ils étaient enfants et là, il faut toujours laisser la place à ce que la personne change d'avis par rapport à la confidentialité de son entrevue. Ou même à ce que ce soit utilisé point. Mais la majorité des gens quand même consentent à ce que ce soit archivé. Mais ça impose toute une responsabilité sur les historiens qui viennent par la suite ou d'autres chercheurs qui viennent pas la suite et qui utilisent ces sources-là. Peut-être toute autre question, mettons que les gens veulent mener une enquête sur l'expérience des femmes racisées à Montréal dans les années 1980. Donc il y en a quand même dans notre collection à nous, il y a beaucoup d'entrevues qui auraient un intérêt parce qu'elles parlent de leur expérience de migration, etc., mais que le lien de confiance qui a été établi entre la personne qui faisait l'entrevue et la personne qui se racontait n'est pas là avec la ou le chercheur qui vient par la suite et donc il y a tout une question éthique, on est toujours en train de consulter des collections d'entrevues et de se demander, est-ce que j'ai le droit de parler du racisme de cette personne qui ne parlait pas du tout des enjeux de cohabitation ou de race ou de son identité en tant que personne blanche avec la personne qui faisait l'entrevue ? Elle faisait juste parler de sa vie et entre autres elle a mentionné qu'elle trouvait ça difficile qu'il y avait plus d'immigrants dans le quartier. Clairement il s'agit d'un racisme important et il y a des choses à dire par rapport à ça, mais qu'un autre chercheur vienne par la suite et prendre cette personne-là qui a donné son consentement que son entrevue soit archivée et que ce soit public, que ce soit son identité, qu'elle soit prise comme l'exemple d'une personne raciste, c'est quand même touchy. Je n'ai pas d'opinion forcément qu'il ne faudrait pas faire ça, il faut se fier à ce que les gens ont dit par rapport à leur niveau de confidentialité, mais il y a quand même des questions éthiques à explorer.

Finalement, c'est la dernière chose que je dirais avant qu'on se lance dans la discussion, c'est la relation interpersonnelle qui fait de l'histoire orale vraiment une pratique intéressante quand on parle de partage d'autorité, etc., c'est tout aussi un aussi grand défi que ce soit un atout ou un apport. Surtout, selon moi, à cause du fait qu'il y a un écart inévitable entre la personne qui mène l'entrevue, qui est soit salariée à l'université, soit étudiant ou étudiante au doctorat ou à la maîtrise, parce qu'il y a vraiment un écart matériel entre les deux. Ce n'est pas vraiment bienvenu ou bien vu dans la pratique de l'histoire orale de payer des gens, de faire des entrevues, l'idée a toujours été que c'est une façon de commodifier ou de commercialiser un espace interpersonnel qu'on essaie de rendre le plus démocratique et ouvert possible. Je peux voir, mais il y a aussi l'autre côté où il y a clairement un intérêt matériel de la personne qui fait l'entrevue. J'avais de la misère avec ça quand j'ai fait mes entrevues à moi pour mon projet doctoral. Je faisais des entrevues avec des personnes que je connaissais depuis longtemps dans les luttes pour le droit au logement, et contre la gentrification de mon quartier à Saint-Henri à Montréal, ou avant de faire mon retour aux études, je travaillais pendant plusieurs années comme organisateur communautaire dans une organisation de locataires, alors c'était des gens que je connaissais à travers une lutte qu'on partageait ensemble qui étaient souvent des personnes à très faible revenu, sur le bien-être social, et moi, quand j'ai fait mon retour aux études, j'avais une bourse de l'Université, j'avais une bourse du FRQSC, le Fonds de recherche

du Québec Société et Culture. C'est sûr que je n'étais pas payé des millions, mais je faisais mon 35-40 000 par année pour les quelques années que j'avais ce financement. Si jamais j'ai la chance d'avoir un poste à l'Université, je vais être quand même bien payé et ça va être fait à partir des connaissances qui ont été partagées avec moi, pas rémunérées par les personnes que je connais qui restent et qui demeurent mes amis et des gens avec qui je suis en contact dans le contexte de mouvements sociaux presque toutes les semaines. Donc il y a vraiment un questionnement à faire là-dedans. Je trouve qu'on a du chemin à faire par rapport à notre niveau d'autocritique et de l'honnêteté par rapport aux sources orales et l'histoire orale. Aussi, les intérêts matériels de tout le monde là-dedans. Bien que, comme vous savez, vous qui êtes aux postdocs ou qui commencez le doctorat, on est très précaires nous aussi, mais ce n'est pas toujours la précarité qui est vécue de la même façon par tout le monde. C'est un autre aspect de réflexivité qu'il faut avoir dans la pratique de l'histoire orale. Merci beaucoup tout le monde.

DAVE HAZZAN : Merci ! Au revoir !